

Le Piège des Écolieux

Ce que personne ne t'explique avant de tout plaquer pour vivre en collectif.

Yohan Sancerni

*« On arrive le regard tourné vers l'horizon et un sac à dos invisible sur
les épaules.*

L'horizon, on le peint à plusieurs. Le sac, on le porte seul.

Jusqu'au jour où le poids de chacun devient le problème de tous. »

Sommaire

Avant-propos

PARTIE 1 — Pourquoi les écolieux attirent autant

PARTIE 2 — Ce qu'on traîne sans s'en rendre compte

PARTIE 3 — Comment un collectif se déchire

PARTIE 4 — Pourgues, de l'intérieur

PARTIE 5 — Ce qu'il faut comprendre pour ne pas refaire les mêmes erreurs

PARTIE 6 — Questions ouvertes

PARTIE 7 — Boussoles

Lettre aux rêveurs

Épilogue — Pourgues aujourd'hui

Lettre à ceux qui sont passés

Pour aller plus loin

Avant-propos

Les premières années, je portais, avec d'autres, le projet de l'écovillage de Pourgues comme on porte un enfant qu'on a longtemps désiré. En réunion, les visages s'ouvraient quand je parlais et quand je proposais une direction, on me suivait. Mes enthousiasmes circulaient, j'avais l'adhésion et je croyais sincèrement que c'était parce que mes idées étaient justes. Au début, ce n'était pas encore un besoin. Juste une joie.

Des membres venaient me dire qu'ils étaient là grâce à moi, qu'ils s'étaient lancés dans cette aventure parce que mon énergie les avait embarqués. Je ne cherchais pas ça, je le recevais simplement, comme on reçoit un cadeau qu'on n'a pas demandé. Mais à force de le recevoir, j'y ai pris goût. Lentement, ce goût est venu nourrir en moi quelque chose qui n'existait pas avant. Une place, un rôle, une manière d'être attendu. À force d'être attendu à cet endroit, j'ai fini par avoir besoin d'y être.

Puis, doucement, au fil des années, ça s'est mis à grincer. D'abord une voix qui questionne. Puis deux. Puis des silences gênés à la place des hochements de tête. Des contradictions presque par principe, des regards qui s'évitent, des tensions qui couvent. J'ai cru d'abord que c'était la fatigue du collectif, que les personnes étaient à cran, que les enjeux montaient. Toutes ces explications étaient peut-être vraies. Mais sous elles, il y en avait une autre, que je n'osais pas formuler. Quand le groupe cessait de me suivre, j'avais peur, une peur physique, une envie de fuir, de me cacher. Quelque chose qui me terrifiait. J'ai mis longtemps à comprendre ce que cette terreur disait. Elle ne disait pas que j'étais quelqu'un qui avait toujours eu besoin d'être suivi. Elle disait que le projet, à force d'être bâti en partie autour de mon élan, avait fabriqué en moi un besoin que je ne connaissais pas avant. Tant que ce

besoin était nourri, je tenais, mais quand il a cessé de l'être, le projet a vacillé, et moi avec. Le jour où j'ai commencé à perdre cette place, je n'ai pas combattu pour le projet. J'ai commencé, sans le formuler, à préparer mon départ. Non pas parce que la mission n'avait plus de sens, mais parce que je n'avais plus la mienne.

Ce livre commence là.

En 2017, j'ai quitté Paris. J'avais 31 ans, et derrière moi une première aventure collective : j'avais cofondé, avec Ramïn Farhangi, Marjorie Bautista et quatre autres, l'École Dynamique à Paris. Une école démocratique inspirée du modèle Sudbury Valley. Ramïn en était la personne source, le porteur originel du projet. L'école avait ouvert deux ans plus tôt et elle vivait. Mais quelque chose, en moi et chez plusieurs d'entre nous, voulait aller plus loin. Pas seulement un lieu d'apprentissage pour les enfants : un lieu de vie tout entier.

C'est cette intuition qui a donné l'écovillage de Pourgues. Avec Ramïn et Marjorie, on est donc partis pour l'Ariège. Le projet s'inscrivait dans la définition portée par le Global Ecovillage Network : une communauté intentionnelle consciemment conçue à travers des processus participatifs locaux. Elle devait régénérer les environnements sociaux et naturels, dans leurs quatre dimensions sociale, culturelle, écologique et économique. Notre spécificité, qui prolongeait notre première aventure, c'était la dimension de l'éducation démocratique. Un village inspiré du modèle de l'école démocratique : Sudbury Valley School. Il n'y avait pas d'école sur place. Les enfants ne fréquentaient aucun établissement : ce sont leurs parents qui assumaient légalement leur éducation, dans ce qu'on appelle en France l'instruction en famille. La gouvernance s'organisait autour des mêmes principes que l'École Dynamique. Les décisions étaient partagées, l'autorité distribuée, et une place réelle donnée aux enfants dans la vie collective. J'avais cette certitude, cette flamme : c'était possible de vivre autrement, pas

seulement d'en parler au café ou de flipper devant l'état du monde. Mais de le faire, pour de vrai. L'Écovillage de Pourgues a accueilli, sur ses cinquante hectares, des maisons, des jardins, des ateliers. Une trentaine de personnes s'y engageaient activement. Elles venaient aux réunions, prenaient les décisions, et vivaient le projet de l'intérieur. Autour de ce noyau, plusieurs milliers de personnes nous suivaient à distance, soutenaient nos campagnes de financement, partageaient nos publications et organisaient leur vie autour de l'idée qu'un jour, peut-être, elles nous rejoindraient. Pourgues n'est pas resté un projet confidentiel. Plusieurs documentaires nous ont été consacrés, totalisant des centaines de milliers de vues, et un reportage en particulier a dépassé les huit millions. Articles de presse nationale, passages en télévision, sujets dans la gazette locale comme dans des plus grands magazines : nous étions devenus, sans tout à fait le décider, l'un des visages français du désir d'un autre vivre-ensemble. Des gens venaient de partout pour nous rencontrer, se former ou nous demander conseil.

Ce succès, qu'on n'avait pas exactement prévu à ce point, nous a fait quelque chose : on a placé la barre très haut, et notre enthousiasme était à la même hauteur.

Aujourd'hui, je vois que cette reconnaissance massive a fonctionné comme un anesthésiant : plus le monde extérieur nous applaudissait, moins on voyait ce qui pourrissait à l'intérieur. On se croyait portés par plus grand que nous, presque tout-puissants par moments et protégés, mais on ne l'était pas. C'était beau, l'euphorie des débuts. On avait l'impression de bâtir le nouveau monde à mains nues, et qu'on n'était pas les seuls à y croire.

Et puis, le 4 février 2025, tout s'est arrêté. La fin n'est pas venue de l'extérieur. L'État ne nous a pas fermés, la banque ne nous a pas saisis, la météo n'a pas cramé nos récoltes. La fin est venue de nous, de l'intérieur, de tout ce qu'on n'avait pas su, ou pas voulu, regarder en

face. Quand la nouvelle a circulé, beaucoup ont été surpris. Certains n'avaient rien vu venir. D'autres, au contraire, m'ont écrit qu'ils avaient toujours senti quelque chose sans pouvoir le nommer. Des failles que nous-mêmes, de l'intérieur, n'arrivions pas à voir. C'est en partie pour eux que j'écris ce livre, pour ceux qui ont admiré, suivi, rêvé, pour ceux qui n'ont pas compris, et pour ceux, plus rares, qui avaient pressenti.

Ce livre est né de cette rupture. Je ne suis pas là pour me plaindre ni pour chercher des coupables (il n'y en a pas, ou alors on l'est tous un peu). Mais parce que j'ai compris, dans le silence des mois qui ont suivi, que notre histoire n'était pas une exception. C'était la règle. Les écolieux s'effondrent, presque tous ceux que j'ai vus passer en tout cas. Ils s'effondrent parce qu'on débarque tous avec un bagage invisible qu'on n'a jamais pris la peine d'ouvrir. Ils s'effondrent aussi parce qu'on bâtit, sur ce bagage, des structures incapables de tenir la proximité forcée entre humains modernes. On arrive pour réparer un quelque chose de cassé en nous, avec un corps épuisé par des années de lutte, de métro, de compromis. On arrive avec des réflexes de défense collés au corps, et on appelle ça « faire collectif ».

Ce livre ne va pas te donner la méthode pour réussir ton écolieu, pour une raison simple : je n'ai plus la prétention de savoir comment on réussit un écolieu. J'ai seulement vu, de l'intérieur, ce qui les fait tomber. Ce que je te propose de découvrir ici, c'est ce que personne ne te dit avant que tu engages tes économies, ton couple, parfois tes enfants, dans un projet à plusieurs. Ce qui se passe vraiment quand le rêve rencontre la réalité humaine et ce que tu porteras avec toi sans le savoir, ce que les autres porteront aussi, et ce qui, à la rencontre de tout ça, finit par rendre invivable ce qui devait nous sauver.

J'ai été dedans jusqu'au cou, j'ai fait les erreurs que je décris, j'ai porté les illusions que je démonte, j'ai joué la partition que je critique. Aujourd'hui, je refuse de maquiller cette réalité avec des concepts à la

mode, je préfère une vérité crue, même si elle arrache, à une illusion bien emballée. Une dernière chose, avant qu'on entre... Ce livre parle d'écolieux, mais beaucoup de ce qu'il décrit ne s'arrête pas là. Les mécaniques que je vais décrire et raconter, la dilution des individus dans un nous trop grand, la difficulté à rester soi sous le regard de l'autre, l'usure des corps en proximité prolongée, les figures qu'on projette les uns sur les autres sans les nommer, la sculpture mutuelle vers le bon ou le mauvais côté du curseur, ce ne sont pas des mécaniques propres aux écolieux, ce sont des mécaniques de la vie à plusieurs.

Le premier collectif, c'est le couple. Avant d'être trente, on est deux, et la plupart des choses qui font tomber un écolieu sont déjà à l'œuvre, en plus petit, en plus dense, dans la cuisine de n'importe quel couple qui dure : les non-dits qui s'accumulent, les rôles qui s'installent sans qu'on les ait choisis, les attentes qu'on ne formule jamais, les places parentales qu'on rejoue malgré soi, la fatigue de la proximité, les masques qu'on prend pour tenir.

Si tu n'as aucune intention de rejoindre un collectif, tu peux quand même lire ce qui suit. Tu y trouveras, je crois, des choses utiles sur ce que c'est que tenter de vivre, durablement, à côté d'un autre humain. Et si tu es en couple, et que tu envisages en plus de rejoindre un collectif, alors lis deux fois : ce qui ne tient pas à deux ne tiendra pas à trente. Beaucoup de livres sur la vie collective proposent des méthodes, des outils, des cadres pour construire, mais celui-ci fait autre chose. Il braque une lampe torche dans la cave, sur ce qu'on préfère ne pas regarder. Et dans les écolieux, comme dans la plupart des projets collectifs, la cave est souvent bien remplie.

Si tu lis ce livre en cherchant la confirmation que ton projet va marcher, tu le refermeras peut-être en colère. Mais si tu le lis pour voir ce que tu as préféré ne pas voir, on peut commencer.

PARTIE 1

Pourquoi les écolieux attirent autant



« Les écolieux attirent autant parce qu'ils promettent une réponse collective à des blessures profondément individuelles. »

— *Pourquoi voulaient-ils tous partir ?*

— *Parce qu'ils étouffaient, ils voulaient de l'espace, de la terre, du sens.*

— *Et ils ont trouvé tout ça ?*

— *Ils ont trouvé la terre et l'espace, mais le sens, c'est plus compliqué.*

— *Pourquoi ?*

— *Peut-être parce que le sens ne pousse pas dans le potager, il faut le cultiver à l'intérieur.*

— *Ils ne le savaient pas ?*

— *Ils croyaient que le simple fait d'être ensemble suffirait à les sauver.*

La génération du sens

Je comprends pourquoi tant de personnes autour de 25, 30 ou 35 ans se tournent vers ce genre d'initiative, je l'ai fait moi aussi. À cet âge-là, on cherche plus qu'un mode de vie. On cherche une orientation intérieure, une façon de ne pas gaspiller son existence. Une manière de vivre qui soit autre chose que rentable ou supportable : à peu près juste. Cette quête n'est pas le problème : elle est belle, saine, et même, à mes yeux, l'un des chemins les plus vivants d'une génération qui refuse de s'endormir dans le confort vide de sens. Le problème, c'est la charge qu'on fait peser sur certains lieux, certains collectifs, certaines utopies, car on leur demande de répondre à tout : au besoin d'appartenance, à la faim de sens, à la fatigue du monde moderne, à la solitude, au besoin

d'utilité, au désir de cohérence. Parfois même à nos blessures les plus anciennes. Et quand le lieu craque, un morceau d'espérance tombe avec lui, et c'est difficile à vivre. Alors oui, ce livre casse quelque chose, il casse un rêve devenu trop lourd, mais il ne le casse pas pour humilier ceux qui y croient. Il le casse pour rendre ce rêve à une taille humaine, pour qu'il cesse d'être un absolu, pour qu'il redevienne une direction et non une religion. Le but est d'empêcher que le rêve devienne une charge trop lourde pour des lieux humains, pas de le tuer.

Le fantasme de l'écolieu

— *Si on change de maison, on change de vie ?*

— *On change de paysage, c'est déjà beaucoup.*

— *Mais à l'intérieur, ça change ?*

— *Non, tes peurs voyagent avec toi, tes colères aussi.*

— *Même si on va très loin ?*

— *Surtout si on va très loin, plus le paysage est calme, plus le bruit à l'intérieur s'entend fort.*

— *Ils ont entendu le bruit ?*

— *Oui, et ils ont cru que c'était la faute des autres.*

Il y a un moment où ça lâche. Une réunion qui ne finit plus, un fichier Excel à remplir pour une boîte dont la mission t'échappe. Un dimanche soir où l'évidence te tombe dessus sans prévenir : « Je ne peux

plus vivre comme ça. ». C'est là que le fantasme prend racine. L'écolieu apparaît comme la porte de sortie lumineuse vers une vie enfin alignée. Tu imagines la nature partout, les repas partagés sous la tonnelle, les enfants qui courent pieds nus dans l'herbe, le sens enfin présent. Tu te dis que tu vas pouvoir souffler. L'image est magnifique. C'est un mirage, mais ça, tu ne le sauras que plus tard.

Le fantasme de l'écolieu, c'est de croire secrètement que le lieu va te sauver. Que la terre va panser tes plaies, que le groupe va te porter quand tu seras à terre. C'est de croire aussi que parce que tu as quitté le « système », tu as laissé tes problèmes derrière toi. La réalité, c'est que tu t'emmènes avec toi, tout entier. Ton besoin de reconnaissance jamais rassasié, ton angoisse sourde de l'abandon, ton incapacité à dire non, ton besoin de tout contrôler pour te sentir en sécurité. Et tout ça, tu le planques sous un beau discours écolo et conscient qui te rassure.

Je l'ai vu se rejouer chez presque tous ceux qui arrivaient, à commencer par moi. Tu quittes Paris, tu arrives en Ariège. Les pins parasols remplacent les buildings, le potager remplace le supermarché, et l'ex-collègue qui te tapait sur les nerfs est remplacé par un colocataire qui te tape sur les nerfs en pleine nature. Progrès. Tu as tout changé : l'adresse, le métier, le rythme, le paysage. Tu manges bio, tu fais des cercles de parole, tu as les mains dans la terre. Et au bout de six mois, tu ressens la même boule au ventre que le dimanche soir avant d'aller travailler. La même irritation face à l'autorité, la même peur tenace de ne pas être à la hauteur. Le malaise n'a pas disparu avec le déménagement. Il a changé de décor.

Ton corps se fiche que tu sois dans un open space à La Défense ou dans une yourte en Ariège. S'il a pris l'habitude de se crispier dès qu'on le contredit, il se crispiera partout. S'il a appris à fuir le conflit, il le fuira, même si c'est pour aller cueillir des poireaux en silence. Ce détecteur-là a été calibré pendant des années, parfois des décennies, et il n'a pas reçu le

mémo que tu avais changé de vie. J'y reviendrai, parce que cette histoire de corps va revenir sans arrêt.

L'écolieu n'est pas un cocon protecteur, c'est un amplificateur. Tout ce qui n'est pas réglé en toi va remonter à la surface, et pas qu'un peu. Le fantasme te murmure : « Viens, on va vivre en harmonie. » La réalité te répond : « Viens, on va voir comment tu réagis quand ton voisin laisse traîner sa vaisselle pour la dixième fois et que vous devez décider ensemble, à l'unanimité, du budget de l'année. » Et crois-moi, ça peut vite devenir très laid.

Le mythe de la tribu

— *C'est quoi, une tribu ?*

— *C'est une famille qu'on choisit, des gens sur qui on peut compter quand tout s'effondre.*

— *Alors ils étaient une tribu ?*

— *Ils voulaient l'être, mais vouloir ne suffit pas.*

— *Qu'est-ce qui manquait ?*

— *L'acceptation. Dans une vraie tribu, on accepte l'autre même quand il nous déçoit.*

— *Et eux, ils faisaient quoi ?*

— *Ils exigeaient que l'autre soit parfait pour mériter leur amour.*

On ne cherche pas juste un lieu : on cherche une famille. C'est un moteur profond, et l'un des plus casse-gueule des collectifs. On arrive avec cette faim archaïque, l'envie de faire partie d'un groupe qui nous accepterait sans condition, de recréer le village originel qu'on fantasme depuis toujours, d'y trouver des frères et des sœurs de cœur. Mais soyons honnêtes. Nous ne sommes pas une tribu, nous sommes des individus modernes qui fantasment la tribu. Nous avons été fabriqués par une société qui produit exactement l'inverse de ce qu'exige la vie tribale. Séparation, accélération, stress, comparaison permanente, faible tolérance à la frustration, difficulté à tenir l'inconfort relationnel, confusion entre liberté et absence de contraintes. Nous n'avons plus les codes implicites, plus la continuité symbolique, plus les rites communs, plus la lenteur qui permet d'intégrer les liens, plus l'évidence des places. Et il y a une autre limite, plus simple, presque mathématique. Une hypothèse célèbre en anthropologie veut qu'au-delà d'un certain nombre, autour de cent cinquante personnes, le cerveau humain ne puisse plus maintenir des relations sociales vraiment stables.

À Pourgues, on n'était pas si nombreux. Mais c'était déjà trop pour que tout le monde se connaisse vraiment. Et quand on ne se connaît pas vraiment, on projette, on remplit les blancs avec ses propres histoires. À la place, on a quoi ? Des identités fragiles, des traumas parfois silencieux mais très actifs, des attentes affectives énormes, des systèmes nerveux saturés. Des besoins de reconnaissance hypertrophiés et une capacité très faible à habiter durablement la proximité. Alors qu'est-ce qu'on fait ? On recrée artificiellement des intensités qu'on appelle « tribu ». Mais la proximité prolongée entre humains blessés, sans cadre clair, sans séparation des sphères, sans maturité émotionnelle suffisante, ça ne produit pas spontanément de la communauté. Ça produit souvent de la friction, de la projection, de l'envahissement, de la confusion, puis de l'usure. On croit chercher le lien et on se retrouve dans la promiscuité émotionnelle ; on voulait la vérité, on se découvre

surexposé aux traumatismes des autres, à leurs narrations, à leurs défenses ; on rêvait d'une vie simple, on atterrit dans une complexité relationnelle énorme. Parce qu'on a voulu trop rapprocher des êtres qui n'ont pas encore les codes intérieurs pour supporter cette proximité.

Je ne dis pas ça pour juger : c'est un constat. À Pourgues, on y a cru à fond à ce mythe de la tribu. On a voulu être une grande famille unie. Mais le résultat, c'est qu'on a recréé, sans le vouloir, les dynamiques familiales les plus toxiques : les non-dits qui pèsent une tonne, les chantages affectifs subtils, les alliances secrètes, les jalousies ravalées. Je repense à cette fois où on a passé des heures à débattre d'un mur qu'on voulait repeindre, alors qu'en fait, on réglait nos comptes sur qui prenait trop de place dans le projet. Le ton montait, quelqu'un a fini par claquer la porte et dehors il y avait ce silence énorme de la montagne qui s'en fichait complètement de nos histoires.

Le collectif peut t'accueillir. Il peut te soutenir. Mais il ne peut pas devenir ton pansement affectif. Si tu viens dans un écolieu pour trouver la famille réparatrice que tu n'as pas eue, tu vas souffrir et tu vas faire souffrir les autres. Être mûr, ici, c'est accepter que tes cohabitants sont des partenaires de projet, des voisins précieux, parfois de grands amis, et qu'ils ne sont pas là pour te réparer. Vouloir recréer une tribu sans voir tout ça, c'est comme vouloir jouer une musique très ancienne avec des instruments déréglés. On sent l'appel. On entend parfois quelque chose de beau. Mais très vite, ça frotte.

Avant de rêver une tribu, demandons-nous ce que des humains modernes peuvent vraiment habiter au quotidien : quel niveau de lien, de voisinage et d'entraide ils sont capables de tenir dans la durée, sans étouffer. C'est moins romantique, mais plus utile.

Le piège de l'utopie

— *C'est dangereux, une utopie ?*

— *Seulement quand on oublie qu'on est humain.*

— *Ça veut dire quoi, être humain ?*

— *Ça veut dire qu'on est fatigué, parfois égoïste, souvent maladroit.*

— *L'utopie n'aime pas les maladroits ?*

— *Elle exige parfois la perfection, elle ne pardonne pas la faiblesse.*

— *Alors ils devaient faire semblant d'être parfaits ?*

— *Oui.*

— *Et ça marchait ?*

— *À ton avis ?*

L'utopie, c'est une énergie de dingue. C'est ce qui te fait lever le matin, ce qui te donne la force de soulever des montagnes. C'est aussi ce qui te pousse à signer chez le notaire pour acheter un domaine à un million d'euros avec des « inconnus ». Mais c'est aussi un piège de velours. Quand on bâtit un projet sur des idéaux absolus comme l'harmonie parfaite, l'égalité totale, la transparence absolue, on crée un standard impossible à atteindre pour des humains. Et quand la réalité humaine, avec ses failles et ses petits égoïsmes, vient se fracasser contre ce standard immaculé, la chute fait mal. Le piège, c'est de croire que la noblesse de notre but nous dispense de la rudesse du chemin. Et de penser naïvement une chose simple : parce qu'on veut faire le bien, on fera naturellement le bien.

On se réfugie derrière nos belles idées pour ne pas regarder en face ce que nos comportements révèlent de nous. On se drape dans nos valeurs comme dans une armure. Et on refuse de regarder ce qu'il y a en dessous. À Pourgues, on a payé très cher cette innocence. On a découvert que l'idéal qu'on brandit projette sur le groupe une ombre exactement à sa hauteur. Quand on se prend pour un pionnier du nouveau monde, un porteur de lumière, c'est extrêmement dur d'admettre qu'on se comporte parfois de manière égocentrique. L'utopie offre une excuse morale en béton armé pour ne pas regarder sa propre part d'ombre : « Je ne défends pas mon ego, je défends les valeurs sacrées du projet ». Combien de fois l'ai-je entendue cette phrase ? Et surtout, combien de fois l'ai-je prononcée moi-même, persuadé d'être dans le vrai ? À force de vouloir utiliser les mots justes et les concepts purs, on finit par perdre le contact avec ses tripes, car la conscience, quand elle manque de franchise envers soi-même, devient une *posture*.

L'utopie cache un second piège, qui m'a longtemps échappé : la fuite en avant. Quand on mène un projet qui prétend incarner une autre manière de vivre, il y a une pression invisible à toujours faire plus. Plus de projets, plus d'activités, plus de visibilité, plus d'accueil, plus de revenus, plus d'investissement, plus de transformations. Comme si la légitimité du projet dépendait de sa capacité à grandir et évoluer continuellement, comme si s'arrêter, ou simplement maintenir, c'était déjà reculer. À Pourgues, cette dynamique a structuré nos années sans qu'on la nomme jamais clairement. D'année en année, il y avait toujours un projet à lancer ou à consolider. Une nouvelle activité à mettre en place, un nouveau chantier à terminer; de jour en jour, il y avait toujours plus à faire que la veille : le potager à cultiver, les vacances immersives à remplir, les communications à produire, les habitants à intégrer, les conflits à apaiser, les réunions à tenir. Toujours plus. Un vortex sans fin. Cette fuite en avant avait deux moteurs.

Le premier était économique : le lieu coûtait cher. Avec cinquante hectares, des bâtiments, des charges, des coûts qui augmentaient chaque année à mesure que le nombre d'habitants augmentait. Le projet n'a jamais explosé financièrement. Il a été, sur plusieurs années, économiquement juste. Mais cette précarité créait une pression permanente à se développer. Il fallait attirer plus de monde, multiplier les sources de revenus, car freiner, c'était risquer de ne plus pouvoir tenir.

Le second moteur était psychologique : un groupe de personnes, dont je faisais partie, était dans l'élan permanent, dans la création. Dans le besoin de toujours lancer quelque chose de nouveau, tandis qu'un autre groupe était dans le freinage, dans le souci de simplifier. Il voulait ralentir, protéger ce qui existait déjà. Ces deux mouvements n'ont jamais été réconciliés, ils ont coexisté pendant des années dans une tension non résolue où chaque décision devenait une bataille entre ceux qui voulaient avancer et ceux qui voulaient se poser.

Mais cette bataille opposait en réalité deux vérités qui ne pouvaient pas se rejoindre. D'un côté, une réalité économique et stratégique : le lieu était fait de telle manière qu'il fallait avancer rien que pour rester à flot. Arrêter de grandir ne nous ramenait pas à un point d'équilibre, car se contenter de maintenir l'existant aurait, de toute façon, fini par le couler. De l'autre, la réalité des corps : des organismes fatigués, des systèmes nerveux saturés, des gens qui avaient besoin de ralentir pour ne pas s'effondrer. Accélérer abîmait les corps, se poser asphyxiait l'économie, et le compromis qui semblait le plus sage, ne plus rien lancer et simplement entretenir, ne sauvait ni l'un ni l'autre. Les moteurs du projet voyaient clairement la réalité économique. Ceux qui voulaient ralentir vivaient dans leur chair la réalité des corps, sans toujours mesurer le piège économique tapi derrière leur besoin de répit. Deux lucidités, chacune vraie, qui se faisaient face sans réussir à se parler.

On a même essayé, parfois, de s'imposer des périodes de pause, des moments où on décidait collectivement de ne pas lancer de nouveaux projets, de se reposer, de laisser respirer. Ces tentatives étaient sincères, mais elles ne tenaient pas longtemps. La pression économique reprenait le dessus, ou un nouvel arrivant proposait une idée qu'il devenait difficile de refuser, ou simplement l'élan de certains repartait et entraînait les autres. Avec le recul, je n'y vois plus un défaut de discipline, mais plutôt une fatalité de construction. Un projet qui prétend incarner une utopie ne peut pas facilement se contenter de fonctionner, il doit prouver sans cesse qu'il avance. Et le voilà pris dans une boucle : prouver l'épuise, et l'épuisement le pousse à prouver encore. Ralentir reviendrait à reconnaître quelque chose dont personne ne veut parler : que peut-être, ce qu'on construit n'est pas viable au rythme qu'on lui impose. L'utopie, par sa nature même, n'a pas de point d'arrivée. Elle est un horizon. Et un horizon, par définition, recule quand on avance vers lui. Cette caractéristique en fait une force motrice extraordinaire. Elle en fait aussi un piège, car on n'arrive jamais. On court toujours après. Et à un moment, le corps, la tête, le couple, le groupe, n'en peuvent plus de cette course que rien ne vient interrompre.

Il faut parfois accepter de fissurer l'utopie pour sauver le projet humain. Cela suppose de reconnaître qu'on va faire des erreurs, se blesser, être injustes et maladroits. C'est seulement quand on accueille cette réalité imparfaite, indigne parfois mais pleinement humaine, qu'on peut commencer à construire quelque chose de vraiment solide.

Le marché du rêve

On vit dans une époque étrange où presque tout doit se montrer pour exister. Il ne suffit plus d'être, il faut apparaître, donner envie,

capter l'attention. Cette logique a dépassé les marques et les influenceurs : elle a contaminé à peu près tous les milieux, même ceux qui prétendent vouloir sortir du système. Aujourd'hui, presque toute initiative alternative doit apprendre à communiquer, à se rendre séduisante, à produire une image qui fait rêver un peu plus que le réel pour réussir à exister dans le brouhaha général. Alors on montre les couchers de soleil, les repas partagés, les enfants pieds nus, les jardins luxuriants, les visages souriants autour du feu. On montre rarement les tensions, l'épuisement, les réunions à rallonge, les corps à bout, les traumatismes qui se frottent les uns aux autres jusqu'à faire des étincelles. Mais ces belles images ne servent pas qu'à l'extérieur. Elles ne servent pas uniquement à attirer, à séduire, à recruter. Elles servent aussi, et peut-être surtout, à se convaincre soi-même. C'est notre propre utopie qu'on s'auto-projette pour avancer avec plus de joie, plus de foi en ce qu'on fait. Et à force de croire à l'image qu'on diffuse, on finit par la voir à la place du réel. Le reste, les tensions, épuisement, fissures, devient invisible. Non pas parce qu'il n'existe plus, mais parce qu'on ne sait plus où les exprimer.

À Pourgues, on a connu cela. On a communiqué, montré, raconté, diffusé, et on a entretenu un récit qui sur le fond n'était pas faux. Il y avait vraiment de la beauté, de la force, du courage, de la vie dans ce lieu. Mais avec le recul, je vois aussi à quel point un lieu comme le nôtre pouvait devenir, malgré lui, un écran sur lequel les gens projetaient ce qu'ils n'avaient pas dans leur vie. Parce que ce qui attire, plus encore que le lieu, c'est la promesse silencieuse qui l'accompagne : sortir enfin du faux, retrouver du lien, vivre plus simplement, être au bon endroit. Parfois même, en filigrane, la promesse d'être enfin sauvé. Or, une promesse est d'autant plus dangereuse quand elle touche quelque chose de profond chez celui qui y a cru et qu'elle n'est pas tenue. On tombe d'un projet, mais on tombe surtout d'une image dans laquelle on avait déposé son dernier stock d'espoir.

Dans une société saturée de vide, tout ce qui semble plein attire. Même

chose avec la solitude : tout ce qui semble relié aimante. Et avec le contrôle : tout ce qui semble libre fait rêver. Tant de gens arrivent dans les alternatives avec une charge émotionnelle énorme parce qu'ils n'arrivent pas dans un simple lieu : ils arrivent dans une promesse déjà gonflée par l'époque, par les images, par leur propre manque, et parfois par notre manière à nous de raconter. C'est pour ça que la chute peut être aussi violente. Quand la réalité surgit, elle révèle bien plus qu'un lieu imparfait. C'est un rêve qui se craquelle, et un rêve qui se craquelle fait parfois plus mal qu'une réalité dure mais droite.

Combien sont venus chez nous, bénévoles ou candidats à l'installation, et repartis un mois plus tard, le rêve déjà fendu ? Ils découvraient l'envers du décor : les réunions interminables, la lenteur des décisions, les conflits qui couvaient sous la surface, des engagements écologiques qu'ils trouvaient trop tièdes, une éducation des enfants jugée tantôt trop libre, tantôt pas assez. Rien de dramatique en soi, mais loin, très loin de l'image qu'ils avaient nourrie. Car la plupart n'arrivaient pas seulement avec nos photos en tête : ils arrivaient avec leur propre histoire, leurs propres manques, une attente déjà gonflée bien avant de pousser notre portail.

Et pourtant, on ne leur tenait pas le discours du rêve. On leur expliquait la complexité, on s'efforçait de rendre visibles ces zones d'ombre, de dire la difficulté autant que la beauté. Mais ils ne l'entendaient pas. Ils restaient accrochés à leur vision, à leur projection, sourds à ce qui aurait pu les prévenir. Alors, quand cette attente rencontrait le quotidien, elle ne se dégonflait pas doucement. Elle se brisait. Et la cassure laissait des dégâts. Ce genre de situation revient sans cesse : on n'entend que ce qu'on a envie d'entendre.

La guerre d'usure contre les alternatives

On aime raconter que les alternatives échouent parce qu'elles sont naïves, mal organisées, idéalistes ou mal gérées et parfois, c'est vrai. Mais ce récit est incomplet, car une alternative ne se construit jamais dans le vide : elle se construit dans un monde qui, la plupart du temps, n'a pas été conçu pour elle.

L'État, les normes, l'administration, les cadres juridiques, les logiques économiques dominantes, les habitudes culturelles, tout cela compose un environnement qui tolère mal ce qu'il ne peut pas facilement lire, classer ou contrôler. Et les alternatives, par nature, sont souvent difficiles à lire : un écolieu n'est pas qu'un habitat, qu'une entreprise, qu'une école, ou qu'un projet social. C'est souvent un mélange vivant de tout cela, et c'est précisément ce mélange qui devient problématique pour le système. Le système aime les cases, alors que les alternatives vivent dans les zones hybrides. Le système veut des statuts clairs, des fonctions séparées, des responsabilités nettes. L'alternative répond souvent que c'est plus vivant que ça, plus organique, plus mouvant. C'est là que la friction commence, sans répression spectaculaire ni interdiction frontale, mais quelque chose de plus diffus, de plus administratif, de plus démoralisant : une guerre d'usure. Des contrôles, des injonctions contradictoires, des zones grises qui deviennent soudain inacceptables, des cadres pensés pour d'autres réalités, des suspicions, des obligations impossibles à tenir sans se trahir, une fatigue juridique, mentale, structurelle. Et le problème dépasse les blocages : ça épuise. Créer autrement demande de la vision et du courage, mais surtout d'encaisser la friction permanente avec un environnement qui ne t'attend pas. Et cette friction a un coût énorme. Elle use les fondateurs, augmente l'hypervigilance, réactive les blessures d'autorité et accentue les conflits internes. Elle oblige des collectifs déjà fragiles à dépenser une énergie folle pour simplement continuer à exister. Autrement dit, la

pression extérieure ne crée pas à elle seule les fractures internes, mais elle peut faire sauter les derniers boulons d'un système déjà sous tension.

À Pourgues, on l'a vécu de manière très concrète, et je vois aujourd'hui que ce n'était pas que notre histoire. C'était aussi l'histoire d'une alternative qui, comme beaucoup d'autres, s'est retrouvée à devoir conduire en même temps un projet de vie. C'était un projet éducatif, un projet économique, un projet politique et une lutte chronique contre un environnement normatif mal adapté à ce qu'elle essayait de faire. C'est trop, pour n'importe quel groupe humain.

On croit souvent qu'on ne rentre plus dans le moule. La vérité, c'est que le moule, lui aussi, bouge. Il se durcit et se rétrécit, ajusté à une société qui s'industrialise un peu plus chaque année, avec ses normes de production, de sécurité, de rendement, pensées pour de grandes structures. À Pourgues, on a fini par se voir réclamer, pour quelques chambres d'accueil, les mêmes normes que des hôtels grand public. Le problème n'était pas qu'on faisait mal ; c'est que la règle avait été écrite pour un tout autre monde que le nôtre. C'est exactement ce qui arrive à l'agriculture paysanne, fragilisée non parce qu'elle nourrit mal, mais parce que le standard s'est aligné sur l'agriculture industrielle. Nos manières de faire finissent par sembler d'un autre temps, comme s'il fallait nous moderniser, alors qu'en réalité c'est la norme qui s'est calée sur la production de masse. Tenir une alternative, c'est aussi tenir contre cette dérive lente du cadre, qui rend chaque année un peu plus impossible ce qui était simplement plus petit, plus artisanal, plus humain.

Il faut pourtant que je nuance, sinon je trahirais le réel. Ce monde hostile dont je parle n'a jamais été un bloc. C'est une machine, oui, mais une machine faite de gens, et beaucoup de ces gens étaient avec nous. Après l'un de ces contrôles surprises mandatés par la préfecture, le gendarme

venu nous inspecter m'a écrit personnellement :

Tout est parfait, comme à chaque fois, avec l'Écorillage de Pourgues. Ceci dit en passant, ce serait bien que d'autres organisations sociétales telles que la vôtre prennent exemple sur vous ! Chacun sa vision du monde, pourvu que ça n'empiète pas sur le respect de l'autre. Donc, longue vie ! Merci pour l'invitation, et dès que j'obtiens un vendredi soir de quartier libre sans la garde de mes enfants, je passe vous voir !

Et ce gendarme n'était pas une exception. Même au cœur des inspections, on sentait le malaise de certaines personnes, fonctionnaires ou gendarmes, visiblement gênées par la dureté ou l'attitude de quelques-uns de leurs collègues. La friction ne venait donc pas du « système » en tant que tel, mais de certaines postures, de certains zèles, de quelques personnes bien placées. Et c'est peut-être ça, le plus injuste : qu'il suffise de quelques-unes pour user un collectif entier, pendant que beaucoup d'autres, de l'intérieur même de l'institution, nous regardaient avec respect, parfois avec envie.

Toute alternative sérieuse devrait intégrer cette question dès le départ : avons-nous la solidité intérieure, économique, juridique et nerveuse pour tenir dans un monde qui ne nous facilitera pas la tâche ? Cette question, il faut la poser sans devenir parano et sans renoncer, simplement pour sortir de l'innocence. Le rêve alternatif sans stratégie de friction, c'est souvent une erreur de conception : on crée un lieu sans voir qu'on entre aussi dans une lutte. Et cette lutte, si elle n'est pas pensée, nommée, partagée et encadrée, finit par devenir une charge de plus, puis une fatigue de plus, puis une raison de plus de se déchirer à l'intérieur. Le monde dominant n'a pas toujours besoin d'interdire pour détruire, il lui suffit parfois d'user et beaucoup d'alternatives meurent non parce qu'elles avaient tort, mais parce qu'elles ont été vidées de leur énergie.

Quand le dehors fait exploser le dedans

Il y a deux choses que je n'avais pas reliées, à l'époque. Je croyais avoir deux problèmes séparés. D'un côté, un monde qui ne nous facilitait rien : les normes, l'administration, les statuts mal taillés, cette guerre d'usure dont je viens de parler. De l'autre, nos histoires intérieures, nos blessures, ce fameux sac à dos invisible que chacun transporte sans toujours le savoir. Je les rangeais dans deux cases différentes, et je me trompais, parce qu'au fond c'était le même mécanisme.

L'usure venue du dehors ne reste jamais dehors. Elle ne s'arrête pas à la porte de la salle commune, elle descend dans les corps, vide les comptes, ronge le sommeil, ajoute de la fatigue à la fatigue. Et un corps épuisé jusqu'à l'os ne tient plus rien fermé. Tout ce qui avait été soigneusement rangé au fond du sac de l'inconscient remonte alors à la surface : les vieilles peurs, les blessures d'autorité, le besoin de contrôle, la terreur de manquer, les colères jamais vraiment déposées.

La pression extérieure agit comme un détonateur sur nos charges intérieures. Ce que je veux dire si tu te lances : tu ne vas pas affronter deux épreuves côte à côte, le système d'un côté et tes démons de l'autre, chacun dans son coin, mais une réaction en chaîne où le dehors rallume le dedans : l'usure administrative et financière réveille la névrose, et la névrose réveillée finit par faire sauter les relations, les couples, les amitiés, parfois le projet entier. À Pourgues, nous avons longtemps cherché des coupables internes. Untel prenait trop de place. Une telle ne lâchait pas prise. Le groupe manquait de maturité. Tout cela était vrai, en partie. Mais je vois mieux aujourd'hui ce qui se jouait dessous. Nous étions des êtres déjà chargés, soumis à une pression de fond permanente et cette pression appuyait sans cesse sur nos points les plus fragiles. On s'est crus en conflit les uns avec les autres, alors qu'on était surtout en surcharge, tous, en même temps. Il faut être lucide sur

l'origine de cette pression. L'État ne nous en voulait pas personnellement. Ce n'était ni de la méchanceté, ni même une intention consciente. Un système est fait pour se reproduire, pour absorber ou recracher ce qui ne lui ressemble pas. Il agit contre les alternatives comme un organisme réagit à un corps étranger : sans haine, par simple fonctionnement. Le lui reprocher revient à reprocher à la pluie de mouiller.

Et c'est précisément ce qui rend la chose si redoutable. On peut négocier avec quelqu'un qui nous en veut. On négocie beaucoup plus difficilement avec une mécanique qui broie sans nous voir. Voilà pourquoi aucune méthode de gouvernance ne suffira tant que nous n'aurons pas réglé ce point précis : savoir tenir sous pression. Pas la pression d'une mauvaise journée. La pression de fond, celle qui dure des mois, parfois des années et qui appuie exactement là où cela fait déjà mal. Cette compétence là, personnelle et collective, ne s'apprend presque nulle part. On la découvre souvent trop tard, quand la digue a déjà cédé. C'est le chapitre suivant, au fond. Avant de parler de ce que le monde nous fait, il faut regarder ce que nous transportons. Parce que le monde, lui, finit toujours par appuyer au bon endroit.

La suite est dans le livre

Tu viens de lire l'avant-propos et la première partie. La deuxième partie s'appelle « Ce qu'on traîne sans s'en rendre compte » : le sac à dos invisible, l'argent, le pouvoir, la reconnaissance, les projections, et les cinq masques qu'on porte pour tenir. Puis le livre raconte comment un collectif se déchire, ce qui s'est passé à Pourgues de l'intérieur, et ce qu'il faut comprendre pour ne pas refaire les mêmes erreurs.

Le Piège des Écolieux, paru fin juillet 2026, existe en papier et en ebook.

Commander le livre

- Directement chez moi, avec le guide de visite complet offert : en-transition.com/le-piege-des-ecolieux
- Sur Amazon : amazon.fr/dp/2322859575
- Chez Cultura : cultura.com, et sur commande dans toutes les librairies (ISBN 978-2-322-85957-3)

Et si tu as des questions en lisant, réponds simplement au mail qui t'a apporté cet extrait. Je lis tout, et je réponds moi-même.

Yohan